L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 16 AVRIL 1888.

L'Epoux de Berthe.

I

En ce temps où les filles sans dot ne trouvent plus à se marier, Berthe Duprat, qui n'était qu'une pauvre institutrice courant le cachet, avait le choix entre trois soupirants ; un vieux, jeune encore, ayant quelques économies ; un employé du ministère bien fait de sa personne, toujours élégamment vêtu, instruit, dit-on, et qui aurait de l'avancement : un brave garçon d'ouvrier, gagnant de bonnes journées, en passe, par sa bonne conduite et son habileté de devenir contre-maître.

Et cependant, tandis que tant d'autres jeunes filles eussent accepter avec empressement le moins distingué, le moins fortuné de ces prétendants, Berthe les avait évincés tous trois; poliment, mais catégoriquement.

L'un suivant l'autre, ils s'étaient adressés à l'unique parente de l'institutrice, la grand'mère, cherchant à la gagner à leur cause. La vieille femme, qui eût été heureuse d'établir sa petite-fille avant de mourir, plaida tour à tour en faveur des trois amoureux.

La réponse de Berthe fut invariable :

—Je ne veux pas me marier.

Quel charme possédait donc Berthe Duprat pour captiver ainsi les cœurs ?

Elle n'était ni jeune ni jolie. Ses vingt-cinq ans venaient de sonner, et même elle paraissait plus âgée. Longue, efflanquée, sa taille n'offrait pas ces caressantes ondulations qui dessinent le corps de la femme. Dans son visage pâle et fatigué, seuls, deux grands yeux noirs mélancoliques vivaient. Elle se coiffait avec simplicité, se bornant à ressembler ses cheveux en une énorme torsade derrière la tête, et son costume, d'une coupe sévère, dénué des coquetteries de la mode, était toujours noir, comme si elle eût été en deuil.

Son charme tenait dans un sourire triste errant sur ses lèvres décolorées, dans un son de voix d'une douceur infinie, dans un regard voilé, accueillant, maternel, pour ainsi dire.

De plus, il y avait autour de sa personne comme une auréole d'honnêteté et de chasteté.

De plus, on connaissait son histoire, et sa vie, que nul mystère ne voilait, gravement unie aux malheurs, achevait de lui concilier les sympathies.

Unique enfant de parents ayant quelque aisance, Berthe était née et avait grandi dans une maison précédée d'un mont de jardin, sise dans le tournant de la rue Lepic. La gaieté et l'insouciance avaient présidé à ses premières ans ; les gens du quartier prenaient plaisir à la voir, court vêtue, vive et légère, trottinant dans les terrains vagues de la butte Montmartre, le dimanche ou les jours de vacances ; on l'aimait pour son babil d'oiseaux et sa fraîcheur, et chacun se disputait ses bonnes grâces. Subitement son père, dans une spéculation, perdit tout son avoir. Elle avait quinze ans. La misère la laissa indifférente, car elle ne pensait pas encore. Mais, trois années plus tard, sa mère mourait, sa mère, pour elle un objet d'adoration, et elle restait seule avec son père, que le chagrin minait et que, à peu de temps de là, une attaque de paralysie clouait sur un fauteuil jusqu'à son dernier soupir.

Berthe avait reçu de l'instruction. Pressentant peut-être l'avenir, sa mère l'avait fait courir pour le diplôme d'institutrices, et, studieuse naturellement, la jeune fille avait elle-même complété son éducation.

Après avoir épuisé toutes ses larmes, en présence de la détresse qui l'entourait, qui la pressait de jour en jour davantage, elle résolut de travailler pour gagner de quoi vivre honnêtement et procurer à son père les soins que réclamait sa maladie.

Le paralytique vécut encore années dans son fauteuil. Vainement il supplia sa fille de le conduire à l'hôpital ; elle n'y voulut pas consentir. Les leçons ne rapportant pas assez, elle s'enfermait la nuit dans sa chambre et se livrait à des travaux de couture.

Un matin de décembre, par un froid lugubre qui fendait les pavés de la rue, Berthe se trouva orpheline.

Ce furent de nouveaux torrents de larmes. Elle voulait mourir aussi. Que ferait-elle sur la terre, toute seule, sans parents, sans amis, sans rien qui la rattachât à la vie ! Un échaud de plus bon, et, au moins d'une heure, ce serait fini.

Pour l'empêcher de mettre à exécution ce dessein, il fallut que l'aînée, la mère de son père, accourut du fond de sa province avec la nouvelle de la mort de son fils, s'exilât à Paris et la gardât à vue.

Berthe fut longtemps à reprendre goût à l'existence. Malgré la sollicitude de l'aïeule, elle dépérissait comme la fleur sans soleil. Dans la rue Lepic on la voyait raser les maisons comme une ombre, grave, triste, l'œil obstinément fixé sur le pavé. Aucun spectacle n'attirait son regard. Elle évitait de parler.

Puis enfin son cœur brisé, éteint, se ranima au contact de celui de la bonne grand'mère, si simante et dévouée. Elle voulut lui rendre amour pour amour, soins pour soins. Elle s'ingénia à l'entourer de calme et de tranquillité, à lire dans sa pensée, à prévenir ses désirs, s'oubliant elle-même pour se consacrer à la conservation du dernier débris de sa famille.

Viendrait l'heure où elle serait bien seule au monde, cette fois, comme une tige encore debout sur un sol ravagé. Elle s'efforçait de se voiler cette perspective.

Ceux qui avaient vu Berthe naître, grandir, souffrir, s'attendrissaient sur son sort, lui souhaitaient un bon mari qui consolerait à sa peine une d'autres horizons, et de qui, à coup sûr, elle ferait le bonheur.

Un mari ! Oiseau rare, disait-on, et qui se rarefiait de jour en jour. Maintenant, plus que jamais, les jeunes gens ne connaissaient que les plaisirs faciles et répétaient les amours légitimes que accompagnaient pas les espèces sonnantes.

Des espèces sonnantes ! Hélas ! Berthe n'en possédait pas, et le trésor de beauté qu'elle aurait pu offrir se dissolvait dans les angoisses sans cesse renaissantes.

Quand on apprit, dans le tournant de la rue Lepic, que Berthe Duprat avait refusé plusieurs partis sérieux, qu'elle entretenait rester vieille fille, grand fut l'étonnement, et la nouvelle se répercuta rapidement d'étage en étage.

Pourquoi ? quelle raison ? quel caprice inexplicable chez une personne qui avait l'air des décisions réfléchies ?

La fille précédant, les soupirants ayant fait de nouvelles démarches infructueuses, des amis, plus intimes encore devaient donner des conseils.

L'une d'elles ayant insisté, l'institutrice fondit en larmes, jetant ces mots à travers ses sanglots :

—Je ne puis pas ; je ne dois pas ! je ne veux pas !

Il fallait qu'il y eût un secret dans cette vie, pourtant si simple, si limpide, où chacun pouvait lire comme dans un miroir.

Trois fois la semaine, dès le matin, avant l'heure des leçons, Berthe quittait son domicile, laissant seule la grand'mère, remontait la rue Lepic, s'engageait dans la rue Girardon et se perdait dans les rues étroites et populeuses qui descendent le revers de la butte Montmartre.

Où allait elle ainsi ? Nul ne le savait.

Un jour, un des trois prétendants, l'ouvrier, qui avait conservé quelque espoir, la suivit de loin, dans le but d'obtenir d'elle un entretien.

Après avoir franchi la barrière Clignancourt, la jeune fille prit le boulevard Ornano, qui s'éloigne dans la plaine.

Elle marchait hâtivement, songeuse et triste, sans se détourner aux bruits de la route. Elle était en grand deuil, le crêpe abaissé sur son visage.

Peu après, ayant acheté des fleurs aux boutiques qui bordent le boulevard, elle pénétrait dans le cimetière de Cayenne.

L'ouvrier comprit qu'elle accomplissait un pieux pèlerinage, s'arrêta, attendri, remué dans tout son être par ce tableau d'amour filial, il se dissimula derrière un massif.

Berthe s'arrêta devant une double pierre tumulaire, sous laquelle reposaient ceux qui lui avaient donné le jour. Une larme se détacha lentement de ses paupières, et elle s'abîma dans une pieuse méditation. Elle revopait les images chéries de sa mère et de son père ; elle repassait dans sa mémoire les preuves d'affection qu'il lui avaient jadis prodiguées ; elle leur parlait comme s'ils eussent été là. Elle demeura longtemps immobile, le regard perdu dans les branchages d'alentour. Puis, penchés sur la pierre, elle en renouvela la parure de fleurs.

Sans doute, maintenant, elle allait regagner la ville. L'ouvrier prit les devants vers la sortie du cimetière, afin de se mettre sur le passage de la jeune fille. Déjà loin, s'étant retourné, il aperçut sa silhouette noire dans une avenue plus profonde, et elle s'enfonçait de plus en plus dans la nécropole.

Quand il l'eut rejointe, elle était agenouillée sur une autre tombe.

C'était un humble tertre que protégeait de son ombre un saule voisin. Ici, pas de pierre tombale ; le terrain nu, mousse, rayé de sillons, crensé par la pluie et s'affaissait, écrasant une dépouille humaine. Un nom avait été inscrit sur une petite croix ; mais les intempéries l'avaient à peu près effacé.

Quel était donc le mort qui dormait là ? Et par quel lien la jeune fille lui était-elle attachée ?

Berthe cachait sa tête dans ses mains. Un sanglot soudain s'échappait de sa poitrine. Une douleur poignante la courbait vers le sol. Ses lèvres murmuraient des mots inintelligibles qui semblaient être un appel tendre et désespéré à un autre être invisible, et son bras semblait appuyer ses paroles. Si on l'épiait, elle n'y pensait guère. Elle pleurait, pleurait, pleurait. On eût dit qu'un torrent intarissable avait sa source en elle.

Une invincible curiosité attira l'ouvrier vers cette tombe lorsque Berthe s'en fut éloignée. Quelque chose lui disait que cette poignée de terre recélait le secret de colle dont il désirait si ardemment faire sa compagne.

Dans une couronne de perles, au-dessous de deux mains entrelacées, se détachaient ces mots :

A MON ÉPOUX.

Le cœur de l'ouvrier se serra. La jeune homme comprit que Berthe ne pleurait pas à son père, ni à sa mère, ni à personne, elle n'appelait plus ; elle avait donné sa vie à un mort !

II

Deux ans plus tôt, il était rare, lorsque l'institutrice se rendait chez ses élèves, le matin, que ses yeux ne se rencontrassent pas, rue Lepic, avec deux yeux tendres qui cherchaient timidement les siens.

C'était ceux d'un jeune homme aux cheveux longs, au large front pensif, aux pommettes saillantes et rosées, à la démarche pénible.

Il se nommait Raymond Blossac et habitait une petite chambre sous les combles, dans la maison même où demeuraient Berthe et sa grand'mère. Dans le tournant de la rue Lepic, on l'appelait "le poète," parce qu'il semblait constamment voyager dans les nuages et se heurtait aux passants sans les voir. Du reste, on ne lui en connaissait pas ; il vivait solitairement, dans le quartier fût peuplé de jeunes amateurs d'art et de poésie, et gais compagnons.

Il était toujours, de tous les habitants de la rue, le premier éveillé. Au point du jour, ayant déjà fait sa toilette, peigné, rasé, la chaussure luisante, il apparaissait sur le seuil de la maison, un livre sous le bras. Le plus souvent, après avoir quelques instants piétiné sur place, humant l'air, demandant au ciel si la journée serait belle, il traversait la chaussée, descendait la rue Tourlaque jusqu'au bout, où buissons et de verdure, s'assevant dans l'herbe de la butte, sous un rayon de soleil ; ou bien, s'égarant dans le dédale des ruelles de Montmartre, il marchait à l'aventure, d'une allure lente et régulière.

Que la fantaisie, au départ, l'eût poussé à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, son retour s'effectuait invariablement à la même heure et par le même chemin,—le chemin que suivait Berthe pour gagner le centre de la ville, l'heure où elle quittait la maison.

La jeune fille avait adopté un trottoir; il adopta l'autre. A mesure que le moment approchait, son cœur battait avec plus de violence. A l'idée qu'il allait la voir dans une minute, dans une seconde, son visage pâlissait, il sentait tout son être tressaillir. Son livre ouvert, il se donnait l'air d'être absorbé et coulait son regard, naïve supercherie, par dessus les feuillets. Dès que la robe noire de Berthe émergeait de la porte du logis il s'y attachait et, tournant sur lui-même à mesure que l'institutrice avançait, il l'accompagnait ainsi de l'œil jusqu'à perte de vue. Alors il précipitait la pas, prenait des rues parallèles, courait à perdre haleine pour atteindre quelque angle favorable d'où il pourrait la contempler encore.

Tout en lui criait : "J'aime !" bien qu'il s'efforçât de dissimuler ses sentiments.

Lorsqu'il se croyait sûr qu'aucun regard indiscret ne l'épiait, il s'enharpillait jusqu'à se mettre dans la trace des pas de la jeune fille et il aspirait à pleins poumons le parfum de femme qui se dégageait d'elle ; ou bien profitant d'un attroupement, d'un embarras de voiture, d'une circonstance fortuite, il s'arrangeait de manière à frôler son vêtement de la main sans qu'elle s'en doutât.

Cet attouchement était pour lui le bonheur suprême. Mais adresser la parole à Berthe, la saluer, tenter par un moyen quelconque de se faire remarquer de la jeune fille, il n'osait. Dans l'escalier de la maison commune, il évitait de la rencontrer, de se croiser avec elle ; infailliblement il serait tombé à ses pieds, il le sentait. Il préférait l'adorer en silence.

Pendant des mois, les promenades matinales de Raymond, ses stationnements sur le chemin de Berthe se répétèrent.

Puis tout à coup, brusquement, il disparut.

On ne le revit plus, ni dans la rue Lepic, ni dans les terrains incultes de la rue Tourlaque, ni sur aucun point des hauteurs.

Les assiduités du jeune homme ne pouvaient avoir échappé à Berthe Duprat. C'était peu après la mort de son père que, pour la première fois, elle avait aperçu, fixé sur elle, le regard de Raymond. Alors sa douleur était trop profonde pour être distraite, son cœur trop endolori pour se réchauffer au contact d'un autre cœur. Certes, elle savait gré à cet inconnu de son amour, mais elle ne le partageait pas ; du moins elle chassait bien loin toute pensée qui ne se reportait pas immédiatement à ses souvenirs de deuil.

Plus tard, ces larmes taries, elle se vona tout entière à sa grand'mère ; elle voulait, à force de soins et de sollicitude, prolonger ses jours, la conserver comme une relique de famille. Aimer ailleurs, se partager ! Elle se doutait bien de quel côté pencherait la balance, si elle s'abandonnait. Aimer ! ce serait l'absorption de son être, et elle devait rester maîtresse d'elle même.

Elle comprima son cœur, qui voulait s'élancer. Si elle avait eu l'audace, elle eût abordé le jeune homme pour lui expliquer la situation, pour le prier de ne pas insister. Elle craignait de manquer de fermeté ; elle eut peur de l'encourager plutôt que de le désespérer. Mieux valait jouer l'indifférence. Il se lasserait peut-être.

Raymond ayant disparu, les sentiments de Berthe éclatèrent. Elle aimait, elle aimait. Impossible de s'en défendre.

Hier, elle hâtait le pas dans la rue pour éviter le jeune homme ; elle détournait les yeux des siens. Maintenant elle le cherchait.

Où était-il ? Pourquoi n'était-il plus à son poste ? Est-ce qu'il se serait repris ?

Elle se détestait de l'avoir fait souffrir. Pourquoi, d'un geste, d'un sourire, lui avait-elle pas laissé comprendre qu'elle était en communion de sentiments avec lui ?

Elle en vint à se persuader que, pour se venger d'un dédain obstiné, il s'était donné à une autre femme, et elle haïssait cette femme imaginaire.

Un fond, elle n'y croyait pas à cette autre. L'instinct lui disait que Raymond n'avait cessé de l'aimer.

Alors, pourquoi sur l'apparence, avait-il rompu juste au moment où peut-être elle allait faiblir ?

Un voyage ?..... une maladie ?.....

Elle s'inquiétait de plus en plus. Le matin, déjà loin, elle revenait sur ses pas, inspectait discrètement le voisinage. Dans la journée, sous tous les prétextes, elle rôdait dans le quartier, en stationnait dans la loge de la concierge et chez les marchands d'alentour, espérant que quelqu'un prononcerait le nom de Raymond et qu'elle aurait ainsi des nouvelles.

Une maladie, voilà ce qui lui paraissait le plus vraisemblable.

En effet, depuis que la température fraîchissait—on était en novembre — Berthe trouvait que le jeune homme dépérissait de jour en jour. Raymond, depuis qu'on vent agre balayait les feuilles jaunies, montrait un visage blafard : ses joues se creusaient, et souvent il interrompait sa marche, prise d'une toux sèche qui faisait se retourner les passants.

La jeune fille eut peur. Est-ce que la mort impitoyable allait encore faucher celui qu'elle aimait ?

Elle voulait savoir, elle saurait.

Berthe n'ignorait pas que Raymond habitait sous le même toit qu'elle. Un soir, après s'être assurée que rien ne remuait dans la maison, elle osa s'élancer jusqu'au bout de l'escalier. Trois ou quatre portes donnaient sur un couloir étroit qu'éclairait un vasistas. Berthe poussa jusqu'à la dernière et y colla son oreille. Ce devait être là qu'il demeurait.

La toux qu'il avait fait tressaillir plus d'une fois dans la rue Lepic, elle l'entendit de nouveau derrière cette porte.

Plus de doute, il était malade, bien malade peut être.

Malade, et elle ne pouvait s'installer à son chevet, le soigner comme un frère, s'improviser sa servante ! Que dirait le monde ? Elle ne pouvait même, sans prêter aux réflexions malveillantes, secourir de l'état du malheureux.

Longtemps, les traits contractés comme si elle eût souffert elle-même, la jeune fille écouta les plaintes que la douleur arrachait au patient, plaintes qui ressemblaient à un râle.

Elle passa une nuit sans sommeil. Le lendemain, elle était debout avant l'heure habituelle. Le tourment se lisait sur son visage pâle ; le trouble de son esprit se manifestait dans ses actes et dans ses paroles. Elle fuit la descendre dans la ville. Une absence de la maison tandis qu'il souffrait, qu'il l'appelait peut-être, lui semblait une action indigne. Et pourtant il l'était bien gagner le pain de l'aïeule !

Berthe alla vite, elle revint plus vite.

Comme elle rentrait, un homme au maintien sévère, au vêtement noir, descendait l'escalier. Ce devait être le médecin.

Rassemblant son courage, elle lui barra le passage.

—Monsieur..... je vous en prie..... balbutia-t-elle d'une voix tremblante d'émotion.

Elle ne put s'expliquer davantage ; les mots s'étranglaient dans sa gorge ; elle plongeait dans les yeux du médecin un regard plein d'anxiété.

C'était ci avait compris, et, hochant la tête :

—Mademoiselle, puisque vous... portez intérêt à M. Blossac, je vous dois la vérité. Dans quelques heures, le pauvre garçon aura vécu. Le corps est usé, à ce point qu'il ne souffre plus. C'est le signe de la fin.

Berthe poussa quelques exclamations douloureuses, et tout sera dit....

Berthe se sentit frappée comme d'un coup de foudre.

Deux minutes plus tard, mettant sous ses pieds les réflexions du monde, oubliant tout, elle était dans la chambre de Raymond.

La demeure du malade était une mansarde éclairée du haut par une fenêtre-tabatière. Une malle, deux ou trois chaises, une table en bois blanc, la meublaient. Quelques vêtements pendaient à un porte-manteau. A gauche, un double rayon de planches brutes supportait une centaine de volumes et brochures pêle-mêle en tous sens. Le lit, une couchette de fer garnie de rideaux, s'appuyait au mur, à droite, ayant à sa tête une table chargée de médicaments.

La jeune fille s'arrêta sur le seuil, haletante et craintive.

Ce lit vide, sur lequel elle ne pouvait se résoudre à y porter les yeux ; il lui semblait qu'une voix, un râle, allait en sortir, disant : "Pourquoi m'avez-vous laissé mourir, quand il m'était été si doux de vivre avec vous !....."

Berthe jeta un cri.

Les rideaux venaient de s'écarter, et un visage navi, bien que ce fût celui d'un moribond, se montrait.

—Eh bien, dit Raymond, eh bien, là, vraiment, je vous attendais..... je.....

Mais la joie immense qu'il éprouvait lui coupa la parole. Il se renversa sur son oreiller pour reprendre haleine, car l'émotion le suffoquait.

Il se remit sur son séant.

—Oui, mademoiselle, je vous attendais..... et j'étais bien sûr que vous viendriez.....

Il s'interrompit de nouveau.

Malgré son état de faiblesse, il s'était emparé des mains de Berthe, et il les pressait avec force dans les siennes, qui brûlaient.

—La preuve que je vous attendais, reprit-il d'un air enjoué, avec un sourire doux, c'est que j'ai donné congé aujourd'hui à ma garde-malade et que j'ai fait ma toilette pour vous recevoir....

Le lit, en effet, était tout blanc, bordé avec symétrie de sa couverture de laine. Raymond avait mis, le matin, une chemise fine, un foulard de soie ; un coiffeur était venu lui faire la barbe, et ses cheveux, artistement partagés par une raie au sommet de la tête, retombaient en boucles soyeuses derrière ses oreilles.

—Oh ! merci de votre visite, mademoiselle ! J'ai tant de choses à vous dire avant de.... Ces choses, je vous les aurais dites en détail, longuement, si j'avais eu le loisir ; mais je ne l'ai pas, je suis pressé..... Le médecin, tout à l'heure m'a serré la main d'une certaine façon, et hier il avait autorisé la garde-malade à m'accorder désormais tout ce que je demanderais..... J'ai bien entendu, quoiqu'ils parlassent à voix basse, et je sais ce que parler veut dire.... Donc je suis pressé.....

Il s'exprimait en toute simplicité, sans regret, sans amertume.

Berthe restait muette en présence des ravages que le mal avait exercés sur le jeune homme : elle pleurait.

—Vos larmes me font du bien, dit Raymond ; elles prouvent que je ne vous suis pas indifférent, et elles me guériraient si c'était possible.

Il montra une chaise au pied du lit.

—Asseyez-vous..... plus près, plus près encore, afin que je vous voie, que je vous touche.

Elle obéissait comme une enfant.

—Et puisque le médecin a accordé à mon corps tout ce qu'il demanderait, accordez à mon cœur, avant qu'il cesse de battre, de se dévoiler entièrement à vous....

Berthe acquiesça d'un signe.

Raymond tomba en extase, en souvenir des sensations éprouvées depuis que l'amour s'était emparé de lui. Bien que la mort lui eût déjà imprimé sa marque, les délicieux tableaux qui empliessaient son imagination le transfiguraient. Le sang affluait à ses pommettes, animait son teint de cire.

Par son attitude, la jeune fille l'encourageait à parler.

—Vous apprendrai-je quelque chose en vous disant que je vous aimais ?... Vous seriez aveugle si vous ne vous en étiez pas aperçue. Mais ce que vous ne pouviez savoir, c'est à quel point je vous appartenais.... Triste cadeau, en vérité ! Ainsi destiné à la tombe ! L'attachement du chien pour sa maîtresse, le dévouement de l'esclave pour son maître ....., tout cela n'est rien auprès de l'amour que vous m'aviez inspiré.... J'eusse fait des lieues chaque jour, à genoux pour effleurer seulement le bas de votre robe..... Je me serais jeté dans une fournaise sur un mot de votre bouche.....

Berthe était suspendue aux lèvres du malade.

—Qu'il y a longtemps déjà ! reprit-il après un instant de silence. Un hasard que je bénis m'avait amené dans cette mansarde, et je venais à peine de m'y installer, loin du bruit de Paris.... Dans le quartier, qui est un coin de petite ville, j'entendais prononcer votre nom ; on racontait vos malheurs et votre vie triste ; on accusait le sort de se acharner ainsi sur une pauvre jeune fille. Chose rare, la critique maligne se taisait, l'éloge ne tarissait pas sur votre compte..... Comment ne m'eussiez-vous pas intéressé ? D'avance, sans vous connaître, je m'étais fait dans la tête un portait de votre personne..... Eh bien, ce portrait n'est trouvé ressemblant. Cé-taient vos traits, votre bouche, l'air de votre visage, votre démarche, même votre costume..... Expliquer cette intuition !..... Epris du portrait, comment ne pas aimer l'original ? Mon cœur s'emplit instantanément au point de déborder ; je n'eus plus qu'une pensée, qu'un but : vous rencontrer, épier votre passage dans la rue, vous adorer en silence, si je savez encombrée votre route, mademoiselle ! Je me raisonnais ; efforts ! Il doit désirer ce fantôme qui se lève toujours devant elle ! me disais-je. Mais l'exigeais rien, il me suffisait d'aimer sans.... Exiger votre cœur en échange du mien ? je n'étais pas si ambitieux ; votre tolérance me payait amplement..... O ! quand je vous avais vue, quand j'avais frôlé votre robe, je pouvais rentrer chez moi : je n'y étais plus seul..... Le soir, j'attendais le matin avec impatience ; le matin, lorsque vous aviez disparu derrière votre porte, j'aspirais après l'heure de votre retour..... Des la nuit,—je puis le dire maintenant,—des la nuit, furtivement, comme un malfaiteur, je glissais une mansarde jusqu'au palier de votre étage, et, l'oreille collée aux murs j'écoutais le son de votre voix, délicieuse musique qui me faisait palpiter.

Et Raymond, ruisselant de sueur, brûlé par la fièvre ajouta dans un élan :

—Ah ! je puis mourir ! j'ai goûté le bonheur !

Plusieurs fois Berthe, voyant le malade s'affaiblir, manquer de souffle, tenta de l'interrompre. Il poursuivait ; on eût dit que Raymond craignait, en prenant des temps de repos, de ne pouvoir achever sa confidence.

Il continua :

—Quand on aime, n'est-ce pas tout simple qu'on désire exprimer ses sentiments à l'objet aimé ? Moi, au contraire, j'aurais voulu enfermer mon amour dans un poitrine de telle sorte qu'il fût invisible ; je souhaitais de rester à vos yeux comme quelconque auquel on ne prête qu'une attention distraite.... Hélas ! la science m'avait à peu près condamné depuis longtemps ! Quelle prétention peut avoir sur une jeune fille pleine de santé et de jeunesse un homme que la mort guette au détour du chemin !..... Vous adorer en silence, oui ; cela m'aidait à supporter la souffrance. Vous faire part de mon amour ? vous demander le vôtre en échange, non ; je me serais cru coupable d'une action indigne..... Et pourtant.....

Il dut s'arrêter. Il était si faible, si exténué, que les idées s'obscurcissaient dans son cerveau.

Berthe sanglotait.

—Pourtant j'ai été tenté.....C'étaient les jours de gai soleil, les jours où je me sentais renaître..... Il y a de ces intermittences dans le terrible mal qu'on nomme la phtisie : tout à coup la souffrance disparaît, on respire à pleins poumons, on se croit sauvé..... Alors je révais d'être votre époux..... Pardonnez-moi cette folie : l'imagination me transportait dans notre ménage, au milieu d'enfants à nous, qui vous ressemblaient. Que de lettres je vous ai écrites, où je dépeignais d'avance le tableau de notre intérieur. Brûlées sont la sur cette table..... Ma plume courait sur le papier avec une rapidité vertigineuse..... Puis il suffisait qu'un vilain nuage noir interceptât les rayons du soleil, que le vent s'élevât, qu'une goutte de pluie lunmectât le pavé, et aussitôt l'air mangeait à une poitrine, et je me sentais vaciller, plus penché qu'un roseau..... Et mes beaux châteaux en Espagne s'écroulaient..... Décidément la mort l'emporterait..... C'est ce que je m'étais dit en ces derniers temps, à l'approche de la chute des feuilles, qui m'emmènerait avec elles, et je m'enfermai ici, en attendant l'heure du départ pour le grand voyage.....

Ces derniers mots furent prononcés d'une voix étranglée et sifflante, avec des accents d'ineffable tristesse.

Raymond se renversa épuisé.

La jeune fille effrayée de la pâleur du moribond, s'élançait pour appeler au secours.

Il la retint.

—Non, dit-il avec une sombre mélancolie, ce n'est pas encore fini..... et il semble que j'aurai encore le temps d'apprendre ce que je voulais savoir.....

Les secours sont inutiles, ne vous éloignez pas..... J'ai une question à vous poser, et je désire que vous emportiez mon dernier soupir.....

Berthe l'aida à se soulever. Elle prit doucement la tête du mourant et l'appuya sur son sein.

—Permettez-moi de vous demander cela, mademoiselle.....—Je voulais savoir..... C'est pour pour cela que je vous attendais aujourd'hui, et quelque chose m'assurait que vous viendriez.....

Je voulais savoir..... Un mourant a des privilèges qu'on n'accorderait pas à une personne pleine de vigueur, sujets au devoir, aux règles, aux bienséances ; on ne doit rien lui cacher..... —Je voulais savoir. —Ne craignez rien ; on ne nous écoute pas ; ce sera mon secret, et je ne le dévolerai pas, puisque je m'en vais.....

Il s'était accroché à la robe de la jeune fille, comme pour la retenir de force et l'empêcher de fuir, et il la regardait fixement jusqu'au fond de l'âme.

—Berthe, dit-il, je voulais savoir si, la mort me faisant grâce, vous eussiez accueilli mon amour.

Elle n'hésita pas :

—Oui !

—Berthe, je voulais savoir si tu m'aurais accepté pour époux ?

—Je l'aime, Raymond, s'écria-t-elle dans un sanglot.

Ils s'étreignirent, et confondirent leurs lèvres.

Ce dernier effort ayait achevé le malade. Ses bras se détachèrent du corps de la jeune fille, il eut quelques mouvements convulsifs et balbutia dans un râle suprême :

—Oh ! l'aimer aussi, et.....

Il exhala un dernier soupir.

Lorsque Berthe le vit étendu sur son lit, blanc, immobile, inerte, presque glacé, elle tomba à genoux.

—Raymond, je te le jure ici, je n'aurai jamais d'autre époux que toi !

Elle mit un baiser sur la bouche du cadavre.

AUBRY-VÉZAN.

(Dans le *Libéral* de Paris.)

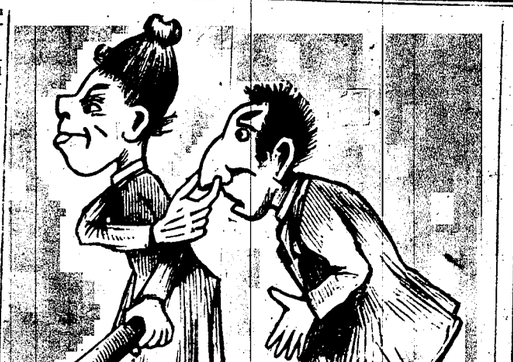
Pensées et maximes.

Avec le sentiment de la Divinité, tout est grand, noble, invincible dans la vie la plus étroite ; sans lui, tout est faible, déplacé et amer au sein même des grandeurs. Ce fut lui qui donna l'empire à Sparte et à Rome, en montrant à leurs habitants vertueux et pauvres les Dieux pour protecteurs et pour concitoyens. Ce fut la destruction de les livra riches et vicieux à l'esclavage, lorsqu'ils ne virent plus d'autres Dieux dans l'univers que l'or et les voluptés. L'homme a beau s'environner des bien de la fortune, dès que ce sentiment disparaît de son cœur, l'enfant en emmure. Si son absence se prolonge, il tombe dans la tristesse, ennuie dans une noire mélancolie, et enfin dans le désespoir. Si cet état d'anxiété est constant, il se donne la mort. L'homme est le seul être sensible qui se détruise lui-même dans un état de liberté. La vie humaine, avec ses pompes et ses délices, cesse de lui paraître une vie quand elle cesse de lui paraître immortelle et divine.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Quelle idée vous formez-vous d'un ambitieux proscrupé du désir de se faire grand ? Si je vous disais que c'est un homme sans profession de tous les autres hommes (j'entends par profession ceux avec qui il peut avoir quelque rapport d'intérêt), un homme à qui la prospérité d'autrui est un supplice ; qui ne peut voir le mérite en quelque sujet qu'il soit, sans le haïr ; sans le nier, et sans le combattre, sans le calomnier ; sans le punir, s'il peut, dans la conscience de ses juges ; enfin, s'interpréter, à dérober sa fortune, sujet aux *gourmens*, aux *chaos*, à l'*engorgement des glandes*, à *scrofules*, à *consomption*, à *gêne*, qu'il fait fondre rapidement insentiellement dépuratif, il n'a pas la causticité de l'odure de potassium et de l'odure de fer et s'emploie pour fortifier les *sources vitales*, combattre la *faim*, la *phtisie*, guérir les *affections de la peau* et toutes les maladies dues à un *vice du sang*.

Dépôt à Paris, 8, Rue Vivienne
ET DANS LES PRINCIPALES PHARMACIES



Voilà une femme raisonnable !

Pourquoi est-elle raisonnable ?

Parce qu'elle conduit son mari à la maison qui vend à meilleur marché dans le Sud.

W. G. TEBAULT,
MEUBLES,
37, 39 ET 41 RUE ROYALE.
(Coin de Dumaine.)

P. WERLEIN,
139 RUE DU CANAL,
Nouvelle-Orléans, Lne.
PIANOS ORGUES
Le grand magasin de musique en feuilles du Sud.
Les dernières chansons et les meilleurs instruments de musique. Toute musique mise à l'essai avant d'acheter. Escomptes spéciaux.
1m déc—

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
LA PLUS GRANDE COMPAGNIE DU MONDE-CONTRE L'INCENDIE.
Plus de $40,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte, aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $8,239,091.
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290.
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS :
NEWTON BUCKNER, Président. ROBERT MUSSON, Vice-Président.
JNO. W. LABATT, Secrétaire.
HENRY V. OGDEN Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire.
10 juin 87—1an

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, etc.
—CHEZ—
FRANTZ & OPITZ,
COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE.
BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATICIENS.
Les plus belles MONTRES à 10 PIASTRES grave aux prix les plus réduits
tous genres à des prix modérés

BABY CARRIAGES,
54 and 56 Baronne,
R. P. RANDALL.

Portraits au Crayon
J. EMILE RIVOIRE,
Artiste.
40 rue Toulouse.

Crescent Insurance Company.
67 et 69, rue du Camp,
NOUVELLE ORLEANS.
Organisée comme compagnie mutuelle de 1854
Réorganisée comme compagnie d'actionnaires en 1886.
CAPITAL EN ARGENT - $400,000
A ayé pour des pertes plus de NEUF MILLIONS de piastres depuis 1849.
Polices d'assurances annuelles et à échéances fixées de gré à gré, tempêtes contre dangers d'incendie.
Directeurs :
W. R. LYMAN..... Président
J. H. OGLESBY..... Vice-Président
CHAS. E. RICE..... Secrétaire
Joseph Bowling, Chas M. Whitney,
Geo. W. Scribell, J. H. Oglesby,
E. Matthieu, W. R. Lyman,
J. J. Dixon, Charles H. Dolsen,
Lucien Dolery, S. C. Cobb,
R. F. W. Bauduand, Charles Newman
Joseph Soba, M. Gillis,
James T. Rodd, Chas. A. Rice
D. R. Calder.
Voir nos agences dans la Louisiane, Texas, le Mississippi et l'Arkansas.
10 juin 87—1an

LEON QUEYROUZE,
IMPORTATEUR EN GROS,
Importateur de
VINS, LIQUEURS ET CIGARES,
Marchand de
Produits des Compagnies et de l'Ocean.
No 32 RUE CONSTANTINOPLE.

SEMENCE DE RIZ
Semence de riz, choix, de la Caroline et du Honduras, vannéet passée au crible.
A vendre par
ERNST & CO.,
17janv—3m. Coin Magazine et Julia.

Maladies des Enfants
SIROP DE RAIFORT IODÉ
Du GRIMAULT & Cie, Pharmaciens à Paris
Ce Sirop, dont l'efficacité constante a provoqué l'admission au Codex de 1884, publié par le gouvernement français, jouit d'une faveur spéciale auprès du corps médical du monde entier. Il remplace avec grand succès l'huile de foie de morue, grâce à une heureuse addition d'iode qui s'y trouve intimement combinée avec le suc des plantes antiscorbutiques : *cresson, raifort, cochlearia*, qui contiennent naturellement de petites quantités d'*iode* et de *soufre*. Il convient aux *enfants pâles, chétifs, privés d'appétit*, sujets aux *gourmes*, aux *abcès*, à l'*engorgement des glandes*, à la *consomption*, au *carreau* qu'il fait fondre rapidement. Essentiellement dépuratif, il n'a pas la causticité de l'odure de potassium et de l'odure de fer et s'emploie pour fortifier les *sources vitales*, combattre la *faim*, la *phtisie*, guérir les *affections de la peau* et toutes les maladies dues à un *vice du sang*.
Dépôt à Paris, 8, Rue Vivienne
ET DANS LES PRINCIPALES PHARMACIES

SANTAL DE MIDY
Pharm. de 1re Classe, à Paris
Ces Capsules guérissent en 48 heures les écoulements les plus anciens et suppriment l'emploi du Copahu, du Cubèbe et des Injections.
Dépôt à Paris, 8, rue Vivienne

DENTISTES.
Extraction de dents sans douleur.
Les pour les mains élevé—considérés à la Nouvelle-Orléans pour opérations par dentistes de premier ordre.
G. P. Maloney, Dentiste, D. D. S.
Bureau, 110 rue du Canal.
Entre Charles et Camp.
Venez examiner mes modèles, pour informer de mes prix et vous faire exhiber ma Médaille pour travaux remarquables supérieurs.
25 août—

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES.
No. 12 rue Dauphine, immédiatement après l'édifice formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de tout genre dans la bouche.
Le respect de leur art.
Pose de plaques artificielles.

Avis d'Election.

BUREAU DU SHERIFF CIVIL DE LA PAROISSE D'ORLEANS.
Nlle-Orléans, 17 mars 1888.
EN VERTU D'UNE PROCL